

Directeur : A. MANGEOT

Secrétaire de la Rédaction :

Mme Léone HUMBERT

114 bis, Bd Maiesherbes, PARIS (17<sup>e</sup>)

Téléphone : WAGRAM 80-16

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

### FRANCE

Le Monde Musical..... Un an 32 fr.

### ÉTRANGER

Le Monde Musical..... Un an 38 fr.

Pays à affranchissement majoré ..... Un an 42 fr.

Les abonnements sont reçus à l'Administration du "Monde Musical", 114 bis, Boulevard Maiesherbes et dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie.

Chèques postaux, Paris 344.79

## SOMMAIRE :

Vox Populi.....	Lucien CHEVAILLIER
L'Incident Weingartner..	A. MANGEOT
La Symphonie des Psalmes.....	François OLIVIER
L'Orgue de l'Abbaye de Downside.....	Dr G. BEDART

### THÉÂTRES :

"Le Viol de Lucrece" ..	A. MANGEOT
Reprise de Pénélope.....	E. SCHNEIDER
Débuts de M. Rogatchewsky à l'Opéra...	A. M.
La Vie Parisienne .....	A. DANDELLOT

### CONCERTS :

Société des Concerts du Conservatoire.....	Arthur DANDELLOT
Concerts Lamoureux.....	Lucien CHEVAILLIER
Concerts Colonne.....	Eugène COOLS
Concerts Padeloup.....	Edmond DELAGE
Concerts Poulet.....	Félix RAUGEL
Orchestre Symphonique de Paris.....	Tristan KLINGSOR
Concerts Siohan.....	Félix LONGAUD
Société Nationale.....	Georges DANDELLOT
.....	Lucien CHEVAILLIER
Salle Pleyel, Salle Gaveau, Salle Erard, Théâtre des Champs-Élysées, Salle de l'École Normale de Musique, Salle du Conservatoire, Salles diverses. Départements, Étranger.	

Les Livres. Editions Musicales. Les Disques. Nouvelles diverses. Calendrier des Concerts.

Notre Portrait..... J. ROGATCHEWSKY

L'abondance des matières nous oblige à ajourner notre Album Musical au prochain numéro.

# VOX POPULI

J'ai été vivement frappé par un article de M. Vuillermoz paru dans *Candide* le 15 janvier dernier sous le titre de *Musique Française*, et très vivement encore, quelques jours après, par le rapprochement qui s'imposa dans mon esprit entre cet article et une boutade de M. Georges Delaiguys dans *l'Ami du Peuple* du 26 du même mois. Comme ces deux commotions m'ont amené, en fin de compte, à de graves réflexions et qu'il ne s'agit de rien moins que de la vie — que dis-je ? de la réalité de notre Art et même de l'Art en général, je ne me crois pas le droit de ne pas les soumettre au jugement éclairé des lecteurs du *Monde Musical*, qui ont déjà supporté, de ma part, tant de longues et sévères discussions qu'ils me pardonneront bien celle-ci, un peu moins sévère, je crois, sinon moins longue, hélas !

\*\*\*

Voici d'abord de quoi il s'agit. M. Wolff, l'éminent directeur des Concerts Lamoureux, a fait récemment, comme chacun sait, une généreuse tentative en faveur de la musique française en y consacrant, quatre concerts, dont deux réservés à des auditions d'actes lyriques. M. Vuillermoz se lamente à propos du dédain manifesté par le public pour des chefs-d'œuvre comme *La Lépreuse*, *Le Pays* et *Quand la Cloche sonnera*. Bien que ce soit en dehors de mon sujet, je note en passant, pour l'exactitude historique, que M. Vuillermoz exagère singulièrement quand il prétend que ce samedi-là, la musique française a « mis en fuite » les habitués de la salle Gaveau. Sans doute y avait-il bien des fauteuils de libre, mais je n'ai pas constaté une moindre carence hier et aujourd'hui où j'écris ces lignes, et cependant le concert, exclusivement composé d'œuvres classiques allemandes (Händel, Beethoven, Brahms, Wagner), était conduit par un chef d'orchestre allemand flanqué de deux solistes allemands, tous remarquables d'ailleurs. Ne dites donc pas, mon cher Vuillermoz : « C'était le premier réflexe instinctif de la foule. Réflexe honteux, réflexe désolant dont il faut souligner l'injustice et la sottise : Musique française, sauve qui peut ! ». D'autant que vous avouez vous-même, en finissant, qu'au cours des trois autres séances « des mélomanes se sont ressaisis et sont venus de plus en plus nombreux. »

Accordons cependant à M. Vuillermoz que le public français témoigne plus d'empressement pour les œuvres des grands allemands que pour celles de ses compatriotes. « Voilà ce qu'on a fait de notre public, remarque l'éminent critique, en le gorgeant de Symphonies de Beethoven, de fragments Wagnériens et de concertos et en lui laissant croire qu'il pénétrait ainsi dans les régions d'une super-musique inac-

cessibles à nos compatriotes ». Pour ne pas faire un usage abusif de citations tronquées, au moyen desquelles on arrive à faire dire à son auteur exactement le contraire de ce qu'il voulait dire, je crois indispensable de donner encore la phrase restrictive suivante : « Je ne fais pas ici, vous le supposez bien, le procès des grands classiques allemands, dont les œuvres sont le pain quotidien de tout mélomane sérieux. » Mais M. Vuillermoz estime cependant « qu'il s'est produit à cette Bourse des valeurs artistiques, certaines inflations artificielles d'ordre littéraire qui ont faussé gravement le goût du public. » Il dénonce l'« hypertension beethovenienne que nos chefs d'orchestre dans un but uniquement commercial d'ailleurs, ont déterminée dans leur public. » Et enfin, il en vient aux épithètes, à des épithètes outrancières qui reposent cependant, chose singulière, sur un fond de bon sens et de vérité. « Cet art, dit-il en parlant de l'auteur de l'Héroïque, cet art de tribun populaire, dont le vocabulaire est gros, dont la sonorité est lourde, dont la syntaxe est plate et dont le mouvement est athlétique, a une éloquence plébéienne d'une force irrésistible. On ne trouve là que des pensées simples et élémentaires et des sentiments à l'emporte-pièce. L'élocution est robuste mais prosaïque, l'architecture est carrée et utilise des lignes et des volumes élémentaires. Ce sont d'ailleurs des conditions parfaites pour toucher le cœur de la grande majorité des humains et surtout pour étendre jusqu'aux sensibilités les moins raffinées le bienfait de la révélation artistique. » Voici, à coup sûr, un tableau de main de maître, magnifique et cruellement poussé, de l'art beethovenien. M. Vuillermoz lui-même est effaré de son chef-d'œuvre : « Qu'on ne m'accuse pas, ajoute-t-il sans plus tarder, de vouloir diminuer le mérite de Beethoven, le grand bienfaiteur des foules internationales. » Entre nous, cette gloire ainsi conçue ne ravalerait-elle pas son titulaire au niveau d'un Rouget de l'Isle plutôt qu'elle ne le ferait monter dans la sublime compagnie des Héros de la musique ?

Mais continuons, car nous arrivons aux conséquences. « Beethoven a donné à une partie de nos compatriotes le goût affreux de la solennité et de la grandiloquence... On a fait de Beethoven une sorte de distributeur automatique de sublime à bon marché. Et maintenant lorsque vous présentez à un Français moyen une de ces partitions délicieusement raffinées et si merveilleusement adaptées à son climat intellectuel qu'ont écrites non seulement un Fauré, un Debussy, un Ravel, mais aussi un Lalo, un Chabrier ou un Bizet, il est persuadé que vous lui offrez d'agréables bibelots fort ingénieux, mais qui ne méritent pas le qualificatif de grande musique. » Puis de nouveau : « La religion beethovenienne mal comprise a créé parmi les mélomanes

de chez nous un idéal purement oratoire dont il n'est pas besoin de souligner les dangers. On a eu tort de transformer les concerts du Dimanche en meetings... » Et il en résulte, dit M. Vuillermoz, que notre public ne comprend plus des chefs-d'œuvre comme l'*Après-midi d'un Faune* ou *Namouna* « mieux adaptés à son tempérament ». Ici, le public protestera à la façon de l'amateur de Pruneaux, à qui l'on voudrait persuader que le Riz lui convient mieux : le concert risque de devenir une médecine !

Nous arrivons enfin à la conclusion de M. Vuillermoz : « Il faut apprendre à nos compatriotes que la musique de chez nous est riche en chefs-d'œuvre. Il faut leur apprendre surtout à chercher dans le plaisir musical autre chose que des satisfactions démagogiques. » J'avoue que j'ignorais, moi qui prends le plus vif plaisir à l'audition de la V<sup>e</sup>, que je trouvais dans ce plaisir une « satisfaction démagogique »

Je m'excuse d'avoir longuement cité l'article de M. Vuillermoz : c'était, je le dis, à seule fin de ne pas le trahir et de bien poser la question. Il s'agit ici d'un grand Maître de la Critique contemporaine dont la voix est autorisée et a du retentissement ; lorsqu'elle proclame des jugements aussi graves et catégoriques, d'une aussi vaste portée, nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser.

Je serai beaucoup plus bref en ce qui concerne le second article mis en cause. Ici, c'est la voix d'un charmant poète (1) qui se range volontairement et humblement parmi les amateurs, qui s'intègre avec abnégation, en tant qu'unité composante, à cette « plèbe » que M. Vuillermoz traite sans indulgence et avec un tantinet d'aristocratique mépris. D'ailleurs, dans ce *Retour en arrière*, M. Georges Delaquys commence par un trait d'humour : « Je suis certain d'être un imbécile. » Descartes n'allait pas si loin. Il s'accuse d'avoir en vain essayé de comprendre : 1<sup>o</sup>..., 2<sup>o</sup>..., 3<sup>o</sup>..., 4<sup>o</sup> Pourquoi les musiciens avaient renoncé aux douces effusions de leur art. » Il essaye de se faire expliquer par des critiques pourquoi... pourquoi... pourquoi... et pourquoi en musique les sons mélodieux et les puissantes harmonies avaient cédé la place aux combinaisons audacieuses de la scie à métaux, de la corde à puits et de la casserole chromatique » et, finalement, rentré chez lui, il goûte un plaisir sans mélange à entendre ses filles déchiffrant à quatre mains une Symphonie de Mozart — il aurait tout aussi bien mis : de Beethoven —. Or, je soupçonne fort M. Delaquys de chercher ici une satisfaction démagogique ! Encore un à qui il faut persuader que le Riz lui conviendrait mieux que les Pruneaux, ou réciproquement.

Voilà donc deux esprits distingués qui se réfugient, l'un sur les sommets, l'autre dans la plaine, et qui posent encore une fois la formidable et double question :

Quel plaisir le public cherche-t-il dans la musique et quel rapport ce plaisir a-t-il avec la valeur et l'existence de l'œuvre d'art ?

\* \* \*

D'abord examinons l'importance de cette question.

Le public a deux façons de réagir en présence d'une œuvre d'art : jouir béatement, obéir à des directives.

Il est indéniable que l'amateur moyen, s'il s'abandonne à sa propre rêverie, est ému ou ne l'est pas, à l'audition d'une œuvre musicale. S'il est ému, il admire et manifeste favorablement. Sinon, il n'admire pas ou même déteste, et se tait à moins qu'il ne témoigne de son mécontentement. *Le Tribun* passe et les cœurs s'envolent sous le souffle puissant de sa parole. Vienne le coupeur de cheveux en quatre, les fronts se barrent et l'œil devient mauvais.

Mais l'amateur ne s'abandonne pas toujours. Il a son petit amour-propre, son petit respect humain. Il sait bien qu'il fait partie d'un *vulgum pecus* et qu'au-dessus de lui il y a des gens très savants, très malins, très admirés qui ne se contentent pas d'un frisson à fleur de peau, mais qui ont fait des études, qui savent un tas de choses que lui ignore et qui le contemplant d'un œil de dédain. Les moutons humains se souviennent des méchantes insinuations de Rabelais et ils aspirent à l'intelligence du berger. « Pas si bêtes » — comme dit le formidable personnage de Crommelinck — que de nous laisser prendre à de trompeuses apparences. Et l'auditeur moyen d'écouter les salutaires avertissements qu'une critique avancée trompette pour le peuple du haut de sa tour d'ivoire : ainsi font les anges aux buccins dorés autour du trône de la Vierge de Fra Angelico. Bien entendu, l'auditeur moyen n'y entend pas davantage : mais il sait que, pour ne pas avoir l'air d'un imbécile, il doit admirer ceci ou cela. Donc il admire, il clame, il hurle, il rugit son enthousiasme avec d'autant plus de conviction et de vacarme qu'il ne l'éprouve pas — pardon ! quelquefois il finit par s'émouvoir, mais de ses propres cris. Ceci a un nom : le Snobisme.

Mais comme en fin de compte il serait le mauvais marchand de l'affaire, car il se condamnerait à ne plus entendre et applaudir que des choses qui l'ennuient et blessent ses oreilles, il fait une cote mal taillée. Il y a heureusement en art une prescription au snobisme. On peut sans trop d'inconvénients se livrer en liberté à ses goûts personnels dès qu'un bon siècle a fait reculer les productions de l'esprit dans la nuit des temps. Admirer Puccini ne serait pas trop prudent. Avec Piccinni on ne risquerait plus grand mal. A se faire tuer pour Beethoven on ne risque absolument rien. La prescription joue. Le public adopte donc ce parti : il se méfie de la musique italienne, il porte sur le pavois l'Empereur Strawinsky, se roule aux pieds de Honegger, fait les yeux doux à Darius Milhaud, et se console en se « gorgeant » de Beethoven et de Wagner qu'on lui dispense sans restriction. Soyez persuadé, M. Vuillermoz, qu'il serait ravi de *Namouna* si malheureusement la pres-

cription n'existait pas encore pour Lalo : ce n'est pas Beethoven qui fait du tort à Lalo, c'est Strawinsky.

Concluons donc que le public recherche dans la musique deux sortes de plaisir : d'abord celui de jouir de celle qui l'émeut, ensuite celui de « ne pas avoir l'air d'un imbécile ». Sincérité et snobisme : mélangez. Vous avez le goût du public.

Ceci ne vaudrait point qu'on s'y arrêtât, s'il n'y avait la seconde partie de la question : quelle importance cela a-t-il ? Quel rapport y a-t-il entre ce plaisir à double face et la valeur, l'existence même de l'œuvre d'art ?

Posons la question d'une façon qui la rende plus claire, sinon plus facile à résoudre. Un chef-d'œuvre existe-t-il par lui-même ? Ou par l'approbation de la majorité ? Ou par celle de quelques-uns ? Art absolu ? Art populaire ? Art aristocratique ?

A la première question nous ne pourrions jamais répondre. Je sais bien que La Bruyère, qui n'est pas un homme sans jugement, s'écrie : ? *Combien d'hommes admirables et qui avaient de très beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais !* (1). Comment pourrions-nous jamais vérifier si ces hommes dont on n'a point parlé, dont on ne parle pas, dont on ne parlera jamais, sont des hommes de génie ? Parce que fût-ce M. La Bruyère nous aura affirmé que M. X... a du génie et que, puisqu'on n'en parle point et qu'on n'en parlera jamais, il s'ensuit nécessairement qu'il y a au monde des hommes de génie totalement ignorés, il n'en résulte pas que nous devions être convaincus. Il suffirait à ce compte d'être sacré tel, par n'importe quelle personne honorable et intelligente — et il n'en manque pas ! Encore qu'il soit théoriquement possible qu'un chef-d'œuvre ignoré existe, c'est au point de vue pratique comme s'il n'existait pas, de même qu'une mine de cent mille tonnes de diamant dans une montagne de la Lune ne rendrait pas plus riche l'Aveugle du Pont des Arts.

Renonçons donc à cette oiseuse question et venons aux deux autres. Est-ce le grand public, est-ce le petit Cénacle des gens qui s'y connaissent qui feront, en le proclamant tel, le chef-d'œuvre ? *Vox populi* ? Ou bien la voix des « Epieiketatoi » (2) auxquels Platon voulait que fût confié le gouvernement de toute chose ?

Ici, afin de ne pas nous perdre dans des discussions purement spéculatives, nous aurons intérêt à interroger les faits. Que s'est-il passé jusqu'à présent ? Et qui a fait les chefs-d'œuvre que nous connaissons — et que nous reconnaissons pour les plus grands chefs-d'œuvre ? Le public, il faut bien l'avouer. S'il n'y avait pas eu des bataillons, des régiments, des armées d'auditeurs enfiévrés pour défendre l'art beethovenien, wagnérien, même berliozien et franckiste, aujourd'hui Beethoven, Berlioz, Franck et Wagner seraient en danger de disparition. S'il n'y avait

(1) *Du mérite personnel*, 3.

(2) Traduisons approximativement : les « Spécialistes ».

(1) M. Georges Delaquys, dont on n'a pas oublié le *Marchand de Lunettes* (musique de scène de M. Delannoy) est l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, romans et de poèmes exquis (*La Bonne Clairière* 1911).

pas eu la grande voix des peuples pour servir de nacelle aux chants de l'*Odyssée*, personne ne parlerait plus d'Homère. Si le *Cid* n'avait pas conquis une nation, il aurait eu le sort d'*Attila*. Vous me répondez que cela ne les aurait pas empêchés d'être génies et chefs-d'œuvre : mais je vous riposterai encore et toujours qu'il n'y a aucune différence entre une mine de diamant dans la Lune et le diable dans votre poche. Il faut bien nous baser sur quelque chose pour définir le chef-d'œuvre : et quelle peut être cette chose sinon la voix de la majorité ? Je ne suis pas assez sot pour ne pas saisir la fissure de mon raisonnement par laquelle M. Vuillermoz essaiera d'introduire la pointe acérée de sa prestigieuse critique. « Je ne conteste nullement, dira-t-il, l'existence des chefs-d'œuvre consacrés par la foule. Je prétends simplement qu'il en est d'autres mis par elle en une place inférieure et qui méritent tout autant, sinon davantage, les honneurs du pinacle ». Permettez-moi de séparer en deux l'examen de cette observation.

Pratiquement, une œuvre ne peut vivre que soutenue par la foule. Prêter aux chefs d'orchestre des sentiments de mercantilisme, c'est leur chercher une mauvaise querelle. Un chef d'orchestre et ses collaborateurs sont des Messieurs qui gagnent leur vie et qui, même en faisant la stricte recette pour arriver à cette fin, n'auront jamais de quoi se payer la modeste 5 HP dont se contente à peine un ouvrier américain. S'ils n'ont vraiment que Beethoven et Wagner pour les nourrir, vous ne pouvez exiger décevement qu'ils crèvent de faim pour Rameau, Lalo ou Gabriel Fauré. Ces braves et défunts artistes n'en auraient pas demandé autant ! Donc, *pratiquement* une œuvre ne peut être soutenue que par le public qui lui témoigne assez d'affection pour lui apporter ses beaux deniers-papier. Que tout se résolve par la finance, c'est peut-être navrant, mais je n'y puis rien. Donc, courbons-nous sous la griffe du Seigneur Lion populaire et donnons-lui la nourriture qu'il exige pour avoir droit à sa protection. Le seul recours pour nous c'est d'essayer de changer ses goûts, mais nous en reparlerons tout à l'heure.

Ceci admis, faut-il continuer à prétendre que les chefs-d'œuvre proclamés par la foule ne sont pas pour cela plus chefs-d'œuvre que les autres ? Essayons de l'admettre un instant. De quel côté nous tournerons-nous ? S'il y a un cercle assez large d'hommes éclairés, d'artistes, qui s'entendent pour accorder la préséance du génie à tels ou tels auteurs moins favorisés auprès de la Gamelle de la Popularité, il est possible de prendre en considération un jugement aussi autorisé. Mais c'est que, voilà, ces hommes éclairés, ces artistes, sont loin d'être d'accord ! M. Vuillermoz nous parlait de *Namouna* — que j'adore, je m'empresse de le dire — mais j'entendais à la sortie, ce jour de musique française, certains artistes parfaitement éclairés traiter avec un dédain non déguisé cette œuvre resplendissante *accueillie d'ailleurs avec enthousiasme par le public* : ces artistes éclairés auraient fait partie de notre aéroplane et en fin de compte nous ne savons si le dénommé

Lalo aurait été classé selon les vœux de M. Vuillermoz ? Et Mendelssohn ? Et Gounod ? Et Saint-Saëns ? Il fut une époque où plusieurs « Epieikestatoi » auraient bien envoyé Faust à la poubelle. J'ai connu de fort estimables musiciens qui mettaient la 3<sup>e</sup> *Symphonie* de Saint-Saëns au-dessus de tout. Il en est de non moins estimables qui ne lui témoignent qu'un insultant respect. Wagner disait des Opéras-Comiques d'Auber — je ne me rappelle plus exactement les termes — : « *Futilités, soit, mais futilités immortelles* ». Et nous pourrions en citer ainsi et des pages et des pages. De sorte que pour nous départager sur la question des chefs-d'œuvre et des degrés de chef-d'œuvre et de ce qui convient et de ce qui ne convient pas à tel tempérament, nous serons bien davantage déçus par le tribunal des « Epieikestatoi » que par la *Vox populi*, et que nous obtiendrons avec celle-ci une majorité beaucoup plus proche de l'unanimité qu'avec ceux-là. Alors, à qui nous en rapporter ? A un Dictateur ?

En conclusion : attendu qu'un chef-d'œuvre ignoré n'est rien, qu'un chef-d'œuvre reconnu par quelques rares esthètes ne peut que moisir dans un fond de bibliothèque et n'être qu'à peu près rien, que seul le soutien d'un public assez dense peut lui donner une existence sociale, force nous est bien d'en revenir à la *Vox populi* !

Mais ce n'est pas fini.

\* \* \*

Admettant cette cruelle nécessité d'en passer par les griffes du Lion, deux solutions s'offrent encore à nous et une possibilité de nous remettre d'accord avec M. Vuillermoz, ce à quoi nous tenons pardessus tout.

La première solution, c'est de solliciter le jugement du public, puisque nous avons reconnu sa collaboration indispensable, et d'*accepter* ce jugement. Oui, je sais, cette solution répugne à l'artiste pénétré de son art, et de sa personnalité. Je sais qu'elle est en contradiction avec le catéchisme moral : faites selon votre conscience et ne vous préoccupez pas du qu'en dira-t-on. Je sais que tout le monde va paraître contre moi, depuis la sagesse des nations *Bien faire et laisser dire* jusqu'aux meilleurs auteurs. Chrysispe et Diogène, nous raconte Montaigne (1), disaient qu'entre toutes les voluptés il n'y en avait point de plus dangereuse ni plus à fuir que celle qui nous vient de l'approbation d'autrui. Relisez La Bruyère, chapitre des *Ouvrages de l'Esprit* : *Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à notre sentiment. C'est une trop grande entreprise.* Ainsi le dit le *Meunier de La Fontaine* : *Que dorénavant on me blâme on me loue...* N'en faisons donc qu'à notre tête, selon notre cœur et notre raison d'autant, dit Saint Evremond (2), *que les bons juges sont aussi rares que les bons auteurs...* et *qu'il arrive que la multitude fait valoir ce qui a du rapport à son*

*mauvais goût ou tout au moins à son intelligence médiocre et que la multitude ou ignorante ou préoccupée, étouffe le petit nombre des connaisseurs.* Nous moquant du Lion populaire, proclamons donc fièrement avec Corneille : *Je sais ce que je vaux !*

Oui... malheureusement Corneille, le grand Corneille, l'orgueilleux Corneille ajoute dans son second hémistiche : *... et crois ce qu'on m'en dit.* Voilà qui nous gâte le *Je sais ce que je vaux* de même que pour Voltaire le *Qu'il mourut !* était affaibli par le vers suivant :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourut.

Au surplus Corneille ne s'arrête pas là. Après avoir affirmé : *Le prix que nous valons qui le sait mieux que nous ?*, après avoir dit :

Pour me faire admirer je ne fais point de [ligue]

J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai [sans brigue]

il bifurque non sans adresse :

Mon travail sans appui monte sur le théâtre. Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre.

et puis tout à coup se démasque :

Là, sans que mes amis prêchent leurs [sentiments]

J'arrache quelquefois trop d'applaudissements.

et deux vers plus loin :

Je satisfais ensemble et peuple et courtisans  
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls [partisans] (1).

Et voilà son « peu de voix ! » Peuple et courtisans ! Rien que cela !! Tribun populaire, va !!! (*Ne dédaignons pas trop la Gloire*, abondera Chateaubriand (2), quelques siècles plus tard !). Voici donc un des plus fiers d'entre nos grands et incontestés génies qui ne semble pas faire fi des applaudissements. En voulons-nous d'autres exemples ? Considérez notre Jean-Philippe Rameau, que l'on tenait pour l'homme le plus acariâtre, le plus distant, aussi convaincu de la valeur intrinsèque de son art, aussi difficile pour lui et pour les autres que peu résigné à sacrifier une de ses opinions. Il est une seule chose devant qui cette superbe s'incline et sans protester : le jugement du public. Après la création des *Indes galantes*, Rameau, *attentif au goût du public*, selon l'expression des Frères Parfait (3) *fit avec son collaborateur Fuselier des changements qui prouvèrent leur zèle et leur activité.* D'ailleurs, à cette époque, le public est le grand Maître et, sans discussion, les auteurs s'inclinent devant lui. Certains artistes eurent plus d'astuce et cherchèrent à ménager la chèvre aristocratique et le chou populaire. Mozart, le doux Mozart, dit en parlant de ses Concertos : *« Il y a, çà et là, des passages dont les connaisseurs seuls auront de la satisfaction, mais ils sont cependant faits pour que les non-connaisseurs en soient nécessairement contents, sans savoir pourquoi. »* Quant à

(1) Excuse à Ariste, vers 32-48

(2) Itinéraire de Paris à Jérusalem. — Les ruines de Sparte.

(3) Historique de l'Académie Royale de Musique manuscrit, II, page 75.

(1) Livre II, Ch. 16.

(2) *Œuvres mêlées*, p. 47, observations sur le Goût et le Discernement des Français.

Beethoven, celui de tous dont on peut le moins suspecter l'indépendance artistique, M. Vuillermoz et tout le monde tombe d'accord, pour reconnaître qu'il a écrit *pro populo*. Berlioz lui-même, que cherchait-il ? Déchaîner l'enthousiasme, volcaniser les foules, traîner à ses trousses la horde hurlante des Masses ! Cette énumération qu'il serait facile de continuer prouve surabondamment qu'en dépit de toutes les fanfaronnades des artistes de tous les siècles, et les plus altiers, ont reconnu la nécessité de s'appuyer sur les foules, ont sollicité leurs jugements et ont fait maintes concessions pour se les rendre favorables.

Faut-il toutefois accepter ce jugement sans protestation ? Nous entrons de plain-pied dans la seconde partie du problème. Ayant reconnu la collaboration du public indispensable mais n'acceptant pas son jugement *a priori*, pourquoi ne tenterions-nous pas d'influer sur ce jugement, en un mot de « former » le goût du public, de faire son éducation. Cette solution va encore se scinder en deux questions. Cette éducation est-elle possible ? Qui en sera chargé ?

Possible ? Certes, bien des faits l'ont prouvé. Mendelssohn a révélé Bach, Habeneck Beethoven, Colonne Berlioz, Lamoureux Wagner. Certes ce sont là de belles cures ! Mais est-ce simplement parce que Mendelssohn, Habeneck, Colonne et Lamoureux ont su donner à la foule la nourriture adaptée à son tempérament — ce qui n'est d'ailleurs pas l'avis de M. Vuillermoz ? Est-ce au contraire, parce qu'ils lui ont imposé ou expliqué une littérature qui, au premier abord, lui était fermée ? Cet enthousiasme beethovenien, berliozien, wagnérien, est-il entré par le canal de l'intelligence et des sens ou par celui du snobisme ? Quelle part l'éducation proprement dite a-t-elle prise dans ce résultat en apparence merveilleux ? Il serait oiseux d'en discuter. Le fait est là : on peut, dans une certaine mesure difficile à déterminer, façonner le goût du public, *per fas et nefas*. Peut-on lui faire « encaisser » n'importe quoi ? Je répondrai : momentanément et par snobisme, il semble bien ; c'est une question d'entêtement, de temps et d'argent. Nous avons tous vu des foules trépigner de joie à des spectacles et à des auditions auxquelles elles n'entendaient pertinemment rien. Mais ce qui va jusqu'au cœur, à l'esprit tout au moins, a seul quelque chance de durée.

Bref, cette possibilité une fois reconnue, nous en arrivons au problème culminant, qui va dominer tout notre débat. Qui fera cette éducation et au nom de quel principe sera-t-elle faite ? Façonner le goût du public, soit ! Quel goût conviendra-t-il que nous essayions de lui inculquer ? Qui possède le monopole du Bon Goût ?

Ici, consultons encore une fois les bons auteurs.

••

La Bruyère, qui vient de déclarer que *la médiocrité est insupportable* en musique et dans tous les arts, ajoute : *Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté et de maturité dans la nature. Celui*

*qui le sent et qui l'aime a le goût parfait. Celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût et l'on discute des goûts avec fondement.* Voici qui est catégorique. Mais où la chose devient plus délicate, c'est quand il s'agit de déterminer ce *point de perfection*. Et La Bruyère nous met ensuite bien dans l'embarras quand il nous dit : *Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fonde tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins et quand il conclut : Quel autre parti pour un auteur que d'oser, pour lors, être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?* Singulière conception du goût ! Il est vrai qu'ensuite, il nous propose une règle de conduite : *Quand une lecture vous élève l'esprit, qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage ; il est bon et fait de main de maître.*

Mais encore à quels signes reconnaitrons-nous qu'un ouvrage a sur nous cette salutaire influence ? Et d'autre part, tel se sentira magnifié en présence d'une certaine œuvre devant laquelle tel autre restera indifférent. Bien mieux : telle œuvre me laisse froid un certain jour de l'année qui, à cette heure me transporte dans les sphères éthérées. Spontini, Cherubini, Viotti, etc..., ont élevé des âmes, et des mieux nées, à une époque où Bach et Beethoven en laissaient beaucoup ramper. Voltaire ne nous avance guère davantage avec cette tautologie : « En général, le goût fin et sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, et d'un défaut parmi des beautés (1) ». Enfin, avant de quitter La Bruyère, essayons encore ce précepte qui paraît excellent : *Entre les différentes expressions qui puissent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne... et l'on éprouve souvent... que c'est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord sans effort.* Voltaire renchérit : *Le goût dépravé dans les arts est... de préférer... le précieux et l'affecté au beau simple et naturel ; c'est une maladie de l'esprit et le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés et de ne pas sentir la belle nature.* Maupassant exprime la même idée dans la splendide Préface de *Pierre et Jean*. J'ai entendu Claude Farrère abonder dans ce sens en parlant de Loti. Par cette route, nous aboutirons au *tribun* Beethoven contre l'aristocratique Fauré. Et il y a cependant des choses qui ne sont pas ce qu'il y a de plus simple et qui pourtant sont du grand art, de l'avis d'esthètes autorisés ?

Faut-il s'en rapporter au goût de l'« Epieikestatos » ? Nous tombons dans le snobisme et le particularisme. A quoi reconnait-on ce que Saint Evremond appelle le « Connaisseur » ? Est-ce celui qui fait le plus d'éclat et cette personne à la mode qui peut donner le prix également aux choses où elle se connaît et où elle ne se connaît pas ? Faut-il se méfier du snobisme actuel et se guider sur ce que la mode semble ne plus devoir atteindre, sur

le Passé et se faire le *Difficilis, querulus, laudator temporis acti* du poète Horace ? Voyez aujourd'hui dans quelle inextricable complication d'avis opposés nous nous égarerions si nous voulions constituer une sorte de Comité directeur du Goût public ! Selon que nous donnerions le pas au Pour ou au Contre nous accepterions ou nous rejeterions à peu près toute la musique en bloc, à quelques rares exceptions près, sur lesquelles tout le monde serait d'accord — et ces exceptions seraient très probablement Bach, Beethoven et Wagner !

Tout ceci ne tend à rien moins qu'à prouver qu'il n'y a pas un bon et un mauvais goût et que, sur ce point, les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ont commis une grave erreur qu'il ne faut pas ressusciter de nos jours où l'absolu a été justement relégué dans les archives poudreuses des bibliothèques. On m'objectera peut-être que j'ai fait état de l'opinion de littérateurs : si je les ai choisis c'est que l'un au moins a la réputation d'un esprit des plus sensés d'une époque et d'un pays où la raison et le bon sens avaient de solides racines. Mais si l'on veut, je ne ferai aucune difficulté pour frapper à une autre porte : Berlioz, par exemple, un musicien, un romantique, un enthousiaste, un artiste dans la plus belle acception du mot. Interrogeons-le. Demandons-lui s'il croit, lui, au Goût, au Beau, à l'Art — abstraction faite de tout jugement particulier —. Eh bien ! Berlioz lui-même a écrit là-dessus des lignes désespérantes et qui feront frissonner les plus forts. Je cite longuement car la chose en vaut la peine, *A travers chants*, page 27, à propos de la 9<sup>e</sup> Symphonie :

« Il n'y a pas de philosophie qui tienne ; on a beau se dire qu'il en fut toujours ainsi en tous lieux et pour toutes les œuvres élevées de l'esprit, que les causes de l'émotion poétique sont secrètes et inappréhensibles, que le sentiment de certaines beautés dont quelques individus sont doués, manque absolument chez les masses, qu'il est même impossible qu'il en soit autrement... Tout cela ne console pas, tout cela ne calme pas l'indignation instinctive, involontaire, absurde, si l'on veut, dont le cœur se remplit, à l'aspect d'une merveille méconnue, d'une si noble composition, que la foule regarde sans voir, écoute sans entendre, et laisse passer près d'elle sans presque détourner la tête, comme s'il ne s'agissait que d'une chose médiocre ou commune. Oh ! c'est affreux de se dire, et cela avec une certitude impitoyable : ce que je trouve beau est le beau pour moi, mais il ne le sera peut-être pas pour mon meilleur ami ; celui dont les sympathies sont ordinairement les miennes sera affecté d'une tout autre manière ; il se peut que l'œuvre qui me transporte, qui me donne la fièvre, qui m'arrache des larmes, le laisse froid, ou même lui déplaît, l'impatient... »

Et après avoir constaté les divergences inouïes d'opinion entre artistes éclairés et critiques au sujet d'une audition de la Neuvième, il termine par ces mots épouvantables :

« Où est la vérité ? Où est l'erreur ? Partout et nulle part. Chacun a raison ; ce qui est beau pour l'un ne l'est pas

*pour l'autre, par cela seul que l'un a été ému et que l'autre est demeuré impassible, que le premier a éprouvé une vive jouissance et le second une grande fatigue. Que faire à cela ?... Rien... Mais c'est horrible ; j'aimerais mieux être fou et croire au Beau absolu. »*

C'est Berlioz qui écrit cela. Vous pouvez vérifier. Berlioz ne croit pas au Beau absolu. Berlioz ne croit pas à l'Art. Fut-il drame de la pensée humaine plus affreux, plus désespérant ?

Aussi bien, Ami lecteur, si tu m'as suivi jusqu'ici, t'ai-je assez désespéré, et faut-il arriver à une conclusion qui te reconforte ?

\*\*\*

Soyons humbles. Artiste grand ou petit, profane ou critique, nous sommes de pauvres hommes à peu près également ignorants au sein d'une nature qui nous dépasse, nous broie, nous anéantit. Si une douce musique nous fait du bien et si elle nous aide à supporter nos maux, n'en discutons pas trop la substance. La Beauté, la Vérité, ça n'est pas pour nous. Les croyants diront : c'est pour Dieu. Cela revient au même. Il est possible que nous nous jugions plus savants que la grande masse des hommes — bien qu'on ait dit que M. Tout le Monde avait plus d'esprit que M. de Voltaire. Il est possible que le verdict des Foules nous irrite parfois, nous scandalise souvent, nous déçoive presque toujours. Nous devrions nous pénétrer de cette vérité — ! — qu'une production de l'esprit dont personne ne dit : Ceci est beau, ne peut participer qu'à une beauté illusoire. En revanche, il suffit qu'une seule personne prononce ce jugement favorable pour que son objet participe pour une part infime à cette beauté. *Nous n'avons pas d'autre criterium. Et jusqu'aujourd'hui, les chefs-d'œuvre consacrés ont été ceux qui ont rallié le plus de voix parmi les peuples et ce qui les a faits, c'est la Vox populi.* Cela peut révolter bien des artistes, cela est ainsi, écrasant comme un Fait,

comme cent mille tonnes de fonte tombant sur un crâne de quelques livres. Des voix choisies, triées sur le volet, n'ont jamais fait vivre une œuvre. *La Passion selon Saint-Mathieu* était morte à tout jamais si le public n'avait pas suivi Mendelssohn et qu'aurait fait la baguette de Colonne pour la *Damnation* si cent mille auditeurs n'avaient prêté leurs épaules pour la porter au Pinacle.

On me dira : « Plus une œuvre est raffinée, profonde, complexe, spéculative, plus elle est difficilement comprise par ce que nous appellerons en latin pour ne pas le froisser : le *vulgum*, et plus les caractères que nous venons d'énumérer seront accusés, plus le cercle des adeptes qu'elle groupera autour d'elle se rétrécira. Il est permis de penser que la beauté ainsi conçue pourra presque se mesurer à la rareté de ses adeptes. L'esprit qui plane à des hauteurs où l'atmosphère est pauvre n'a que peu de chances de rencontrer des compagnons nombreux ». A ce compte, le génie suprême sera celui qui n'aura aucun adepte et pour lequel il sera de beaucoup préférable de ne rien réaliser : que vaut en effet le plus pur chef-d'œuvre en face du rêve de l'artiste ? Ainsi l'on voit que tout ce qui tend à s'écarter de la Masse tend à périr par inanition.

L'artiste a raison. Le public a raison. L'un s'égare dans les nuages. L'autre le rappelle à terre. La sagesse veut que chacun comprenne son rôle. Il doit y avoir entre l'artiste et le public une fraternelle collaboration. L'artiste ne doit ni se sacrifier au public, ni le mépriser. Il doit apprendre à *s'exprimer entièrement et sans concessions d'idées dans ce langage simple et direct qui a seul crédit auprès des Masses.* Jusqu'aujourd'hui, tous les chefs-d'œuvre sur lesquels la grande majorité du public et des artistes est d'accord, répondent à ce signalement. Ce langage, tout en étant simple et direct, peut quelquefois surprendre le public par sa nouveauté : ici l'éducation est possible et ce Lion popu-

laire, qui n'est ni si sauvage, ni si stupide que l'on croit, se laisse apprivoiser et fait patte de velours. Il faut l'amadouer à force de patience et de persuasion, mais ne jamais compter sur les moyens pervers (dictature, snobisme, corruption), qui ne peuvent avoir que des résultats néfastes et passagers. C'est à son cœur qu'il s'agit d'atteindre. En tout cas, il se refusera toujours à ce qui est plus compliqué *qu'il n'est indispensable*, parce qu'il se refusera, et il n'a pas tort, à un effort évitable. Ainsi tout ce qu'un artiste a de pensée et d'émotion, il pourra l'exprimer sans en rien altérer : c'est l'excipient qui rebute le public et non l'extrait vivant et actif qui y est incorporé. Il n'y a donc pas lieu de se désespérer. Le mot *Beauté* est un mot vide de sens ? C'est bien de cela qu'il s'agit ! Posez le problème d'une façon plus humaine. Que l'artiste n'ait pas le fol orgueil de se croire porteur d'un message venu d'un monde supra-terrestre et extra-humain. Qu'il se considère plutôt comme dispensateur d'un bienfait dont il reçoit par contre-coup le juste salaire : en s'épanchant auprès de ses frères, c'est assez pour lui d'espérer qu'il leur fait un peu de bien. Qu'il les enchante en s'enchantant lui-même. Qu'il dresse devant les laideurs de la vie, et pour eux et pour lui, un écran merveilleux. Un artiste est un homme qui pense, qui sent, et qui a besoin de communier avec ses frères. S'il a une pensée, s'il a une émotion, et s'il réussit cette communion, il a rempli sa tâche, il a agi en artiste, il a bien mérité de la Fraternité des Êtres... A-t-il fait de la *Beauté* ? Quel intérêt cela a-t-il ? Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Qu'est-ce que cela peut même signifier ?

Si un Homme a bien réalisé cet œuvre, c'est à coup sûr Beethoven. C'est pourquoi la *Vox populi* l'a consacré. Si la Beauté n'appartient qu'à Dieu, disons-le donc :

*Vox populi, vox Dei*

LUCIEN CHEVAILLIER.

## ÉCOLE NORMALE DE MUSIQUE

Métro : Malesherbes ou Monceau

114 bis, Boulevard de Malesherbes, PARIS (17<sup>e</sup>)

TÉLÉPH. : WAGRAM 80-16

Jeudis : 23 Avril, 7 et 21 Mai, 4 Juin 1931, à 15 heures

### COURS D'INTERPRÉTATION

de

## Madame CROIZA

Ces Cours grouperont ceux faits précédemment par Madame CROIZA aux Cours Nivard et à l'École Normale de Musique

LES PERSONNES DÉSIREUSES DE CHANTER OU D'ASSISTER A CES COURS SONT PRIÉES DE S'INSCRIRE A L'ÉCOLE OU CHEZ Mlle NIVARD, 14, RUE CHORON, (9<sup>e</sup>)

LEÇONS : 40 fr. par cours —:— ENTRÉE : 15 fr. par cours